

Chagrin le samedi 23 novembre 2019

Chère maman,

Si je t'écris cette lettre à toi ma mère, c'est pour t'expliquer que je ne rentrerai pas avant quelques jours.

Hier soir j'étais avec ma voiture, partie pour une journée de travail dans le Grand Nord. Je revins tardivement de l'île de Belep. La mer mouvementée ralentissait notre arrivée au quai de Poum, je scrutais l'horizon, habituée à ces longues journées durant lesquelles je parcourais des centaines de kilomètres. Je rentrais avec hâte dormir chez la tante qui devait s'inquiéter de mon arrivée tardive.

Je m'étendis sur les sièges, le vacarme assourdissant des machines couvrait le murmure des vagues... La sonnerie de mon portable retentit à peine plus fort que le frémissement de la houle le long de la coque. Je ne pus répondre que brièvement :

- je rentrerai tard, inutile de m'attendre, à la tante qui me demandait des nouvelles.

Dès l'accostage, je récupérai ma voiture et m'enfonçai seule, dans la nuit profonde. Prudente et un peu requinquée par les deux heures de somnolence dans le bateau, je mis de la musique et descendis tranquillement vers Koumac.

La route était bien entretenue et j'appréciai de rentrer, même tard. J'approchai du lieu-dit Néhoué. Je me souvins de la malédiction de la femme blanche. Cet endroit était hanté et de nombreux drames s'y étaient déroulés sans explication logique.

La route goudronnée était en bon état et cette nuit dans le noir ce fut le choc... Je la voyais de loin, tantôt blanche, tantôt gris isabelle, cette forme, cette femme qui apparaissait puis disparaissait. Je n'étais pas effrayée, et je gardais mon calme, enfin j'observais ce phénomène. Oh ! j'avais entendu des histoires, des plus mystérieuses aux plus mystiques, mais là, c'était mon jour de veine. J'approchai du phénomène et dans la dernière courbe du virage en "s", je compris pourquoi tous ces accidents mortels.

Ils se déroulaient la nuit et on inspectait les lieux le jour. La réponse à toutes ces embardées s'éclairait : le panneau de deux triangles réfléchissait la lumière, particulièrement ce soir de pleine lune, et la vision de cette "femme blanche" provoquait la panique des chauffeurs, d'où les nombreux accidents mortels.

... En repensant à ces terribles drames, j'arrêtai ma voiture sur le bord de la route et aperçus une tombe bancale. L'enclos qui enfermait une trentaine de moutons ne protégeait pas les stèles de ces tondeuses écologiques. J'avais de la peine que les familles voient le cimetière si mal entretenu. L'herbe arrachée par les moutons laissait voir la terre d'alluvions qui s'en allait dès la première inondation et détériorait les fondations, donnant à ce cimetière un aspect lugubre.

Je décidai de rejoindre le bord de la rivière et, face à la pancarte qui avait attiré mon attention, je découvris deux panneaux qui indiquaient : "Entrée interdite sous peine de poursuites".

Le lendemain, afin d'en avoir le cœur net je décidai de retourner voir le terrain. J'aperçus, à cheval, de l'autre côté de la barrière ce voisin envahissant, bedonnant, picolant, grossier. Il essuya une petite larme en passant devant la stèle de son fils. Sancho Panza n'était donc pas complètement insensible. Je compris mieux son désir de s'accaparer de tout le territoire,

faisant fi des huissiers et avocats en maintenant dans sa gibecière, gendarmes et hommes de justice, car il était le notable du village.

Il avait fière allure, presque autant qu'un danseur de claquettes avec ses castagnettes.

Il avait fière allure, presque autant qu'un cavalier qui traversait la pampa.

Il avait fière allure, presque autant que mon aïeul espagnol, qu'il ne remplacerait pas.

Acharnée à rechercher les preuves de son illégitimité à s'installer sur ces terres, je gravis prestement les quelques mètres qui me séparaient des tombes de mes aïeux. Sous le couvert des arbres, pas très loin de la route, je m'agenouillai sur le pourtour et photographiai du mieux que je pus les inscriptions presque entièrement effacées de la tombe d'Annha.

En creusant pour déposer quelques branches fleuries, je sentis un coffre plat en bois....

La boîte cassée aux charnières rouillées s'ouvrit et laissa échapper un chiffon enroulé autour d'un document de feuilles jaunies. Je m'empressai de récupérer le tout, et m'enfuis comme une voleuse, de chez moi.

Les mains agrippées à ce vieux parchemin je me souvins d'Annha plus jeune : campée sur ses deux jambes, elle observait l'eau du Diahot qui s'écoulait, sur ses terres à proximité de la tribu de Manghine.

De petite taille, la peau brunie par le soleil, elle revenait de la mission où les frères religieux lui inculquaient une éducation stricte, entre travaux manuels, cuisine et écriture fine et déliée. En 1900, tous les enfants de sa tribu de Bondé suivaient cette formation.

Dès ses seize ans, il lui fallut partir, suivre l'homme qui lui donnerait ses cinq enfants. Ils s'installèrent sur de nouvelles terres au bord de la Basse-Néhoué. Malgré l'éloignement des petits villages alentour, elle fit le nécessaire pour que les ouvriers qui s'activaient dans ses champs deviennent ses amis, et pour que la solitude de la longue journée durant l'absence de Félix, son mari, parti travailler sur la mine de Thiebaghi, soit moins pesante.

Un enfant naquit chaque année. Elle regrettait les chants et les danses qui rythmaient les fêtes de sa tribu. Elle retrouvait un peu de chaleur et de répit, dans les cases des femmes des ouvriers qui l'invitaient à boire le thé ou à jouer aux cartes.

Son homme, assez dur, lui faisait perler quelques larmes. Son espoir se tournait alors vers ses enfants, sûre qu'ils l'aideraient quand ses jambes ne la porteraient plus.

Félix l'avait quittée : il était décédé trois ans auparavant. Après cette tragédie, elle avait dû placer ses deux ainées à l'orphelinat de Nouméa.

Annha attendait sur les bords de la plage de Babouillat, l'arrivée du bateau qui lui apporterait une lettre de ses filles. Mais la marée était basse, impossible pour le tour de côté d'accoster. Elle s'installa sur le bord de la plage et attendit qu'il puisse approcher le warf. Elle voulait absolument envoyer ces documents, ceux-là mêmes que je tenais dans mes mains, à ses filles. Face à la montagne du Tonnerre, elle scrutait le chemin sur lequel les bouviers transportaient le nickel jusqu'à la baie de Babouillat.

L'arrivée du bateau faisait monter en elle une réelle excitation. La difficulté et la lenteur des échanges rendaient précieux ce moment. La lettre qu'elle ouvrirait aussitôt, et la réponse qu'elle transmettrait en retour avec le colis préparé par les garçons pour leurs sœurs mettraient encore un long moment à arriver. Il contiendrait également le fameux sésame qu'elle voulait à tout prix remettre à ses grandes filles : leur titre de propriété, sous forme de procès-verbal.

Ce procès-verbal de gendarmerie du 1er mars 1910 stipulait que la concession n'avait jamais été abandonnée et n'avait cessé d'être cultivée.

Les années ont passé, les feux follets qu'Annha observait le soir de chez elle ne brûlent plus le long de la montagne. Ils ont cessé définitivement de vivre dans la nuit, tous se sont éteints avec le départ des mineurs. La région s'est dépeuplée, les enfants ont grandi. Mais que restera-t-il de ce paradis si tout le monde s'en va pour le miroir aux alouettes de la ville ?

Annha, qui pourra entendre les feuilles qui bruissent sous tes pas ?

Qui appréciera les reflets des eaux calmes de la Néhoué, si chaudes en été ? Impossible de continuer de détruire ta forêt.

Impossible de continuer à t'entendre décrire la vie d'antan.

Impossible d'oublier le pas de ton cheval à travers les montagnes pour rejoindre tes grands-parents.

Certes, les routes n'existaient pas, mais à t'écouter la vie était bien plus belle !

Voilà, maman ! Tu te souviens lorsque je t'ai demandé "qui était ma famille, d'où je venais " ? Ils étaient venus d'Edimbourg en Écosse, de métropole, de Bourges dans le Cher, de Mehun-sur-Yevres, d'Allouis, d'Aumont-Aubrac en Lozère, mais aussi de Pouébo, de Canala, de Bondé, ou d'Espagne. Partir d'aussi loin, travailler aussi dur, c'était un destin d'une violence que mon esprit refusait encore de concevoir.

C'est encore cette violence qui a hanté mes nuits d'enfant. Elle s'est frayé un chemin au cœur de chacune de nos familles, faisant se briser les branches de notre arbre. Elle s'est enroulée en silence dans nos draps et a fait jaillir des larmes des yeux des femmes. Elle s'est introduite dans nos vies, fermant la bouche de nos garçons. Elle rôde toujours dans nos têtes. Elle appartient à notre passé, mais vit encore tapie dans l'ombre, prête à rugir des mots durs comme ces paroles d'enfant : « Mon père a connu un arabe qui nous a permis, à ma famille et à moi, d'être saufs, de nous enfuir la veille du passage des poignards. Mais toi qui n'es ni noire ni blanche, que feras-tu ? » Je suis restée muette devant les paroles de ma camarade de classe qui montraient le désarroi de ses parents, expatriés chez nous.

Voilà Maman ! On doit toujours partir, quitter nos terres et nos foyers. À cause de cette lèpre qui gagne tout le pays et s'infiltré dans nos maisons. On doit pardonner aux auteurs de nos chagrins, mais on ne l'a pas fait. Car la vie est si douce à tes côtés que l'on a oublié les offenses, les querelles. Aujourd'hui et à l'heure où je poste cette lettre, Maman, j'ai retrouvé cet acte de propriété, grâce à ce trajet de nuit au pied de la tombe d'Annha, et je promets de te faire revoir ces terres qui ont bercé toute mon enfance.

Reçois les tendres baisers de ta fille qui t'aime.

Suzanne CASTEL